

Benjamin Fondane devant la Révolution

ION POP

Dans une lettre de 26 juin 1935, adressée à Jean Ballard, le directeur des „Cahiers du Sud”, auxquels collaborait depuis quelques années, B. Fondane proposait la publication urgente d'un *Discours non prononcé au Congrès International des Écrivains* sur le rôle de l'écrivain dans le socialisme. Le 1^{er} juillet, Ballard lui répondait que « le numéro de juillet est bouclé » et que par ailleurs il était impossible de publier un texte de vingt pages. Signalé par Monique Jutrin dans les archives marseillaises de la revue, ce discours a été récupéré par Michel Carassou, et publié en 1997 aux Éditions Paris-Méditerranée, sous le titre *L'écrivain devant la révolution. Discours non prononcé au Congrès International des Écrivains de Paris (1935)*, avec une préface de Louis Janover.

Comme le rappelle Monique Jutrin dans le compte rendu consacré au livre dans le n° 1 des „Cahiers Benjamin Fondane” (automne 1997), en faisant référence aux *Mémoires d'un révolutionnaire* de Victor Serge, ce congrès avait été organisé à l'initiative de quelques intellectuels de gauche, tels Alain, Barbusse, Romain Rolland, Malraux, Gide, avec un implication importante d'Aragon et d'Ilya Ehrenbourg, aux ordres de Moscou, dont l'objet était, selon V. Serge, de « susciter un mouvement pro stalinien dans l'*intelligentsia* française et d'acheter quelques consciences renommées ». Le déroulement de ses travaux, mis sous le signe de l'antifascisme et de la « défense de la culture », a montré dès les premiers moments qu'il s'agissait d'une immense manipulation, beaucoup de ceux qui avaient voulu prendre la parole sur des positions non-conformistes étant empêchés de le faire. La réaction de Fondane, participant, semble-t-il, à quelques séances, est exprimée dans ce texte dont les pages « nous étonnent par leur actualité en ce siècle finissant » (M. Jutrin).

« L'étonnement » aurait pu être grand aussi au moment de la (non)prononciation du « discours », car Fondane faisait partie de ces intellectuels, peu nombreux à l'époque, qui avaient, dans l'espace culturel français, le courage de dire (comme, par exemple, un autre Roumain, Panait Istrati), la vérité sur la réalité soviétique, si maquillée pour le regard des Occidentaux. Ses réserves, très sérieuses, s'étaient manifestées encore plus tôt, par exemple en 1927, lorsqu'il publiait, dans la revue roumaine d'avant-garde „Integral”, deux articles, – l'un sur *Louis Aragon ou le paysan de Paris*, l'autre, *Les surréalistes et la Révolution* – ou il s'attaquait, entre autres, à l'asservissement de la pensée et de la création poétique par le régime communiste de Moscou. Parlant, plus tard, dans les „Cahiers du Sud”, d'*Une politique de l'esprit*, à propos du premier Congrès des écrivains de l'URSS, de 1934, Fondane amendait fermement les simplifications et les falsifications coupables

auxquelles faisaient appel les idéologues soviétiques lorsqu'ils se référaient à la littérature et à l'art occidentaux « bourgeois » et attendait de ce congrès « autre chose que parade, mensonge et hypocrisie bourgeoise » : finalement, il restait assez sceptique quant aux chances d'un vrai débat, en supposant que « le Congrès se gardera bien de se prononcer sur la fonction de l'art et que toute son activité se réduira à faire étalage de sa foi socialiste et mieux renforcer son asservissement »...

Le Congrès parisien n'a donc fait que de réactualiser des questions longuement méditées par l'écrivain, provoquées par la façon défective, rigide et restrictive du déroulement de ses travaux. Or Fondane n'était pas l'homme disposé à croire aux « évidences » sans les interroger. Conscient de la nécessité d'un engagement pour la « défense de la culture », il demandait qu'il fut fondé sur des raisons spécifiques, bien claires, à même de valoriser la force réelle représentée par les écrivains. Mais il se rend vite compte que les organisateurs du soi-disant « Congrès » désiraient plutôt un meeting politique avec des adhésions et de rejets sans appel, contrôlés par la masse d'un public invité seulement pour « applaudir » et vicié dès le départ par « l'intolérance dogmatique ». Les réactions aux prises de parole de certains participants, même des antifascistes connus, mais refusant l'enrégimentement inconditionnel sur le nouveau front, l'interdiction d'accès à la parole aux surréalistes, attaqués avec véhémence dans le « réquisitoire hautain d'Aragon » (on avait accepté seulement un texte d'André Breton, lu par Eluard), le contournement des problèmes réels de l'écrivain appelé à s'engager l'avaient averti sur le vrai enjeu de cette réunion. Plus encore, il réalise que l'explication de cet état des faits était plus profonde, allant vers les racines mêmes de la conception marxiste de la littérature et de son rôle dans la société. De toute façon, la question des « « libertés qui lui semblent indispensables » reste essentielle, ainsi que le « risque... d'éveiller les méfiances dogmatiques, d'être traité de contre-révolutionnaire », apparu pendant les débats. Il dénonce ainsi la confusion des tactiques appliquées par les communistes dans la lutte historique concrète du mouvement ouvrier et dans l'orientation de l'écrivain qui, en tant qu'intellectuel, est une conscience interrogative, exigeant l'analyse et le jugement attentif à même de rendre plus authentique son action créatrice.

C'est dans ce contexte que Fondane met en question l'idée marxiste fondamentale de la détermination des choses de l'esprit par la base économique. Pour dire bref, il refuse d'être le « laquais » de l'économique, pour lui la création étant aussi réplique, mise en question, révolte, idée vécue, selon une « éthique terriblement exigeante, qui veut jusqu'à notre sacrifice entier ». On pourrait, bien sur, rétorquer que le marxisme parle seulement d'une détermination « en dernière instance » de la « superstructure » par la « base » – et c'est ce que fait le préfacier, qui insiste sur le fait que le déterminisme mécanique et restrictif aurait été en exclusivité l'œuvre des successeurs de Marx, à commencer même avec Lénine, pour continuer vers le dogmatisme extrême du stalinisme. Mais Fondane sent que l'attention accordée par le marxisme aux médiations entre les deux niveaux est assez faible (Engels avait reconnu lui-même cette négligence) et il assiste, de toute façon, à la manifestation d'un dogmatisme outrancier, de ce point de vue, dans la politique

culturelle soviétique, qui s'efforçait de trouver des adeptes parmi les intellectuels occidentaux. C'est d'ailleurs cette situation qui le provoque, car le marxisme auquel il se trouve confronté et qui dominait à l'époque (et longtemps après) n'accordait pas de place aux nuances et toute « déviation » individuelle, indépendance d'esprit, liberté d'expression était inconcevables.

Fondane parle, lui, juste au nom de cette liberté, qui refuse de ramener les œuvres de l'esprit à la simple condition de « reflet des tendances de classe ». Il va même jusqu'à reconnaître que « en général, l'écrivain est, sur le plan social, le plus conformiste des êtres », mais ajoute tout de suite qu'une telle « indifférence » envers les « passions de surface » est largement compensée au profit des « passions profondes », des « conflits qui travaillent dans la *région intime* » : n'étant pas un « homme d'action », il agit néanmoins d'une façon médiate : répondant humainement aux exigences éthiques, il refuse en tant qu'écrivain « la confusion meurtrière entre les valeurs éthiques et les valeurs artistiques et culturelles » ; entre, par exemple, l'artiste Tolstoï et le « prédicateur » moraliste, il choisit le premier, car la pensée discursive lui semble contraire à « l'irrationalité lyrique » caractéristique de l'écrivain. Suivant cette logique, il peut écrire que : « La prédominance de l'éthique qui sévit hautement dans les époques révolutionnaires est un arrêt de mort pour la culture : c'est la partie dévorant le tout : il ne *faut* pas laisser l'éthique se livrer à l'autopsie de la culture comme s'il s'agissait d'un cadavre : la culture est un instrument vivant : il n'est pas, il *devient*, il est le sens et le symbole de notre travail ». Le social n'aurait pas, à son tour, une influence décisive dans la résolution des grands problèmes restés irrésolus pour l'homme, – ces « vérités éternelles » dont doutaient déjà Marx et Engels.

En accentuant sur les valeurs généralement humaines promues par l'art, Fondane semble encore une fois provoqué par la censure idéologique imposée durant les travaux du Congrès-meeting. De toute façon, pour ceux qui ont traversé l'expérience dramatique, voire tragique, du totalitarisme communiste, les paroles de ce discours non prononcé ont un son très familier : « déclarer qu'il est contre-révolutionnaire de parler du hasard, de la chance, de la maladie et de la mort, qu'il est contre-révolutionnaire de s'ennuyer, de s'angoisser, de craindre la mort ou de se suicider, qu'il est contre-révolutionnaire de dire que la terre n'est qu'un petit grain semé dans l'espace étoilé et que l'homme n'est qu'une fourmi dans une fourmilière, relève d'une tactique aussi fausse qu'inopérante... Si toutefois, et malgré l'évidence, c'est la tactique qui l'emporte sur la vérité, en ce cas il y a tout à craindre que la culture ne soit, elle aussi, qu'un concept contre-révolutionnaire : la pensée serait contre-révolutionnaire aussi... »

Le discours de Fondane, très actuel à plusieurs égards, est celui d'un intellectuel authentique, pour lequel « l'engagement » ne saurait possible sans la liberté d'une interrogation exigeante des « évidences ». Le marxisme lui-même se trouve ainsi interpellé, au nom d'une « surveillance » nécessaire contre le danger du dogmatisme : « Marx était un grand génie, sans doute, mais il n'est pas le pape » – affirme-t-il, en demandant, vers la fin de ses propos, de maintenir « au sein de la société socialiste, cette

liberté (« bourgeoise », si vous voulez), d'opposition et de débat des problèmes non résolus, concernant tous les points essentiels du litige humain.

Conçu en ces termes, le texte de Fondane est à enregistrer surtout comme un précieux témoignage d'une conscience libre. L'indépendance d'esprit manifestée très tôt (voir, par exemple, ses essais critiques publiés en Roumanie) et renforcée par la fréquentation du cercle de souche existentialiste d'un Léon Chestov, trouve ici une expression éclatante. De même que dans son audacieux livre consacré en 1933 à *Rimbaud le voyou*, dans les essais philosophiques de *La Conscience malheureuse* (1936) ou dans le *Faux traité d'esthétique* (1938), dans le *Discours* de 1935 on retrouve sa méfiance envers les abstractions, les idées reçues, les lois qui prétendent donner un sens au monde en soumettant, en réalité, l'être humain à toutes les contraintes : c'est pourquoi à côté de la Raison il repose, avec courage, l'homme en tant que personne, qu'individu libre de vivre ses contradictions, ses espérances et ses défaites, en affrontant le destin avec une dignité tragique. Ce Fondane est, peut-être, un peu trop « individualiste » ou « idéaliste » dans ses réactions à l'éthique de l'Histoire de notre siècle, mais sa voix sincère et pathétique nous touche, car ses idées sont des *idées vécues*.

Benjamin Fondane and the Revolution

Abstract

The article comments on the speech that Benjamin Fondane had intended to deliver at the International Writers' Congress, organised in Paris in 1935, by several leftist intellectuals, among whom Henri Barbusse, Alain, Romain Rolland, Aragon, under Soviet influence, as a manifestation intended “for the defence of culture”, against the backdrop of the rise of Fascism. The text is illustrative for the courage with which the author reveals the organisers' intentions directed at ideological manipulation in favour of Stalinism, denouncing the turning of the reunion into a “political rally”, marked by dogmatism as to the defining of the “commitment of the intellectuals”.

The speech is also of key importance for the author's freely inquisitive spirit, as he brings up the issue of the “mirroring” of reality in the dogmatized Marxist vision and states the need for the freedom of spirit, the freedom of the creating individual in relation to the so-called “realities” of the world in which he lives and to which he opposes a vision of creation as retort, revolt, questioning, “lived idea”, as part of a “terribly critical ethics that goes as far as our total sacrifice”.